

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Carte blanche à Marcel Beaulieu : Le scénariste et son ombre

Marcel Beaulieu

Volume 10, numéro 2, décembre 1990, février 1991

URI : id.erudit.org/iderudit/34156ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaulieu, M. (1990). Carte blanche à Marcel Beaulieu : Le scénariste et son ombre. *Ciné-Bulles*, 10(2), 32–33.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Le scénariste et son ombre

de Marcel Beaulieu

d'après Nietzsche

BEAULIEU, Marcel, scénariste (Montréal, 1952). Il débute sa carrière de scénariste en remportant un concours d'oeuvres dramatiques organisé par Radio-Canada, Noces de juin (J. Faucher, 1983). Il écrit ensuite des textes pour la radio et la télévision, puis aborde le cinéma en scénarisant Anne Trister (L. Pool, 1986). Pour s'inscrire parfaitement dans l'univers de la cinéaste, il raconte une histoire ambiguë, axée sur le vertige de la création et la force des sentiments. L'écriture poétique de Beaulieu participe à la mise en scène du film, très moderne, narcissique et proche de l'inconscient. Plus préoccupé par les états d'âme que par la narration, il retravaille ensuite avec Yves Simoneau le scénario de Sheldon Chad tiré d'un roman d'Anne Hébert, les Fous de Bassan (Y. Simoneau, 1987). [...] Il travaille de nouveau avec Léa Pool, cette fois à l'adaptation de Kurwenal, roman d'Yves Navarre qui sert de point de départ au film À corps perdu (L. Pool, 1988). [...] Il scénarise également le Chemin de Damas (G. Mihalka, 1988), un téléfilm qui l'amène à explorer le registre de la comédie. [...] Il écrit le scénario du premier long métrage de Richard Roy, Moody Beach. (Henri-Paul Chevrier, Dictionnaire du cinéma québécois, sous la direction de Michel Coulombe et Marcel Jean, Éditions du Boréal, 1988, page 31)

L'ombre : Il y a si longtemps que tu refuses de parler, je voudrais enfin entendre ce que tu as tant à cacher.

Le scénariste : Cacher : mais quoi donc ? Pourquoi ne pas laisser les choses où elles sont ? Ai-je seulement quelque chose à dire ? Il me semble même que tout ce que j'aurais à dire serait retenu contre nous.

L'ombre (après une pause) : Tu as raison : garde tes petites misères, cela vaudra mieux pour les autres. Pourtant tu me sembles bien pressé de me répondre. N'ai-je pas raison ?

Le scénariste : Dis-moi : quelles raisons aurais-je de vouloir tout raconter à une ombre ? Et la mienne par surcroît ! C'est tout à fait inutile ; sans compter que tu sais à l'avance le peu que je pourrais te confesser.

L'ombre : Mettons que je sois la seule... — personne est encore le mot le plus juste pour le sujet qui nous occupe — personne, donc, qui puisse te comprendre.

Le scénariste : C'est bien ce qui me fait peur, avec toi je n'ai aucune méfiance et les mots dépasseraient rapidement ma pensée.

L'ombre : Tant mieux si nous savons nous oublier, l'un comme l'autre, suffisamment du moins pour abandonner nos défenses : ainsi nous aurons moins de mal à laisser échapper l'essentiel, si par hasard cet essentiel existe. Il ne faut pas trop réfléchir à ce qu'il faut dire ou ne pas dire, si l'on souhaite vraiment la vérité ; il suffit seulement que l'on dise quelque chose : c'est à cette seule condition que notre conversation nous aura, à son terme, été bénéfique.

Le scénariste : Tu attends trop, je n'ai pas le quart des malheurs que tu aimerais bien m'entendre avouer.

L'ombre : Détrompe-toi, je n'attends rien. Tu sais mieux que quiconque que l'ombre d'une ombre n'a

aucun privilège, ni aucune prétention ; en cela, nous deux connaissons parfaitement la limite à ne jamais franchir. Allons, cesse de te défilier et réponds-moi du tac au tac : de quoi as-tu peur ?

Le scénariste : Ce n'est pas de peur qu'il s'agit, car je ne redoute que la lumière, tu le sais bien ; je me méfie d'une chose cependant : cette école dont on promet monts et merveilles.

L'ombre : Voilà donc l'anguille ! Je me doutais bien aussi que quelque chose te tracassait. Pourquoi ne pas l'avoir dit dès le départ ? Ce n'est pourtant pas si terrible : une école ne restera toujours qu'une école. N'aurais-tu pas aimé toi-même jouir de cet enseignement à tes débuts ?

Le scénariste : Ce n'est pas ce qu'on y enseignera qui me préoccupe, mais plutôt ce qu'on n'y apprendra jamais.

L'ombre : Par exemple ?

Le scénariste : N'entrons pas dans les exemples, je risquerais d'en oublier le plus important. C'est d'ailleurs toujours l'exemple qui détruit la belle innocence de l'imagination, comme le disait volontiers Bunuel. L'exemple, la règle, le plan précis, le piège à éviter, le bon dosage... bref, je crois qu'il n'y a en scénarisation aucune loi. Non, ne m'interromps pas : ce cliché, comme tous les clichés, a son importance. Ce n'est d'ailleurs pas la valeur, ou non, du scénario dans la création d'un film qui m'importe, mais celle du scénariste. Qui leur dira qu'ils devront d'abord apprendre à lire avant de savoir écrire ? Encore faut-il qu'ils aient déjà ouvert un livre avant d'entrer dans cette école. Je t'entends rire, et ce n'est pas drôle, car les étudiants en scénarisation — qui aspirent secrètement à devenir réalisateurs pour la plupart — s'imaginent, à tort évidemment, qu'il suffit d'avoir vu tous les grands films de tous les grands noms pour un jour pouvoir en faire autant. Et, une fois qu'ils sauront enfin lire, qui aura l'audace de leur apprendre qu'ils devront dorénavant, pour le reste de leur vie de scénariste, subir sans broncher les commentaires contradictoires et souvent blessants de tous les juges du milieu qui, eux, n'ont pas toujours cru bon d'apprendre à lire ? Qui leur apprendra à proposer trois, quatre, parfois jusqu'à dix solutions différentes au réalisateur qui a plein pouvoir pour tout refuser, même si certains — les moins talentueux bien sûr — ne savent pas vraiment ce qu'ils veulent, préférant, avec une prudence abusive et d'ailleurs castrante pour leur propre élan créatif,

Carte blanche à Marcel Beaulieu

s'en tenir à ce qu'ils ne veulent pas parce qu'il n'ont pas l'honnêteté de s'avouer qu'ils seraient incapables de réaliser la dite proposition ? Après tout, la réputation d'auteur, c'est à eux qu'elle revient de droit. Qui aura la patience de leur apprendre qu'il faut trimballer ses yeux et ses oreilles avec soi partout où l'on va, avoir la curiosité de tout, même des sujets les plus ingrats, et perdre des nuits entières à tout revoir mentalement, parce que le *flash* qu'on nous fait l'insigne honneur de scénariser pour eux — aussi beau qu'il soit — ne remplira malheureusement pas 90 minutes de temps-écran ? Qu'on leur reprochera un beau jour la force de leurs personnages secondaires, parce qu'il faut parfois compenser la faiblesse des héros (?) qu'on nous impose ; qu'ils devront travailler sur deux ou trois films par année s'ils espèrent, après dix ans de preuves à faire, en vivre décemment ; qu'on les accusera de se complaire dans le non-dit alors qu'en fait ils se devaient, pour ne pas crever encore une fois de faim, d'accepter cette contrainte de force de la part d'une personne qui n'avait justement rien à dire ou qui — outrage suprême à la création ! — refusait de le dire ; qu'ils seront responsables des mauvais films et passés sous silence si l'oeuvre est intéressante. Alors dis-moi, toi que j'entends soupirer, quelle école leur apprendra à survivre à toutes ces petites blessures ?

L'ombre : Par Dieu ! Toute cette amertume que tu taisais me semble tout à fait indigne de l'artiste que tu prétends vouloir être !

Le scénariste : Artiste ? Je m'en défends bien ; d'être le meilleur artisan possible me suffit amplement. Je m'étonne pourtant de ta remarque, ma pauvre amie, car j'ai depuis longtemps dépassé l'amertume que tu me reproches ; j'en suis à la mémoire, sans plus. Si les tannins de cette mémoire t'irritent à ce point, c'est qu'elle est peut-être encore trop jeune. Je t'avais prévenue qu'il valait mieux laisser les choses dans le silence, où elles étaient. Regarde de quoi j'ai l'air maintenant à tes yeux : d'un écorché vif, pire, d'un envieux !

L'ombre : Peut-être t'abuses-tu alors ? Jusqu'ici dans tes propos, il n'a jamais été question de la valeur artistique du scénariste ; même si tu te défends de cette évidence, elle n'en existe pas moins.

Le scénariste : Admettons. Il n'est cependant pas nécessaire d'en parler, puisqu'il faut — en scénarisation comme en toutes choses forcément — le talent suffisant pour l'exercer ; et ne me rabats pas les oreilles avec cette croyance absurde que tout est

possible à celui ou celle qui le veut vraiment. La volonté est un outil de la discipline, pas une panacée à toutes les médiocrités du bon vouloir.

L'ombre : Mais en quoi cette école pourra-t-elle donc tant nuire aux élèves de talent ?

Le scénariste : Elle ne nuira pas ; elle illusionnera. Imagine seulement ceci : des dizaines de scénaristes de talent — donc pour qui tous les espoirs sont permis et justifiés — sortant de cette école à chaque printemps, alors que notre industrie a peine à produire plus de sept ou huit longs métrages par année. Qui survivra d'après toi ?

L'ombre : Mais toi, puisque ce métier est à ce point éprouvant, pourquoi t'accroches-tu tellement à lui ? N'aurais-tu pas, comme tant d'autres avant toi, l'envie secrète de passer à la réalisation ?

Le scénariste (après une pause) : Je suis comme toi, chère compagne, l'éclat de la lumière me fatigue. ■



Du 7 au 16 février 1991
À LA CINÉMATHÈQUE QUÉBÉCOISE,
AU CINÉMA O.N.F.
ET AU CINÉMA PARALLÈLE